

# LES ARTS



Sphere

Rick Ford



Lors du FIJM, Sonny Rollins, Max Roach, Mal Waldron et le groupe Sphere se produiront séparément. On sait peu qu'entre eux il y a un dénominateur commun qui n'avait rien de commun: Thelonious Monk.



**CHRONIQUE**  
*Tokyo blues*  
Page C 2

**UN LIEU, UN CRÉATEUR:**  
*Nancy Leduc*  
Page C 3

**FORMES**  
*Cultiver son jardin*  
Page C 8

*Cinéma*  
Page C 4  
*Disques*  
Page C 5

## La boule du jazz

SERGE TRUFFAUT

L'arsenal informatique propose des expressions aussi cocasses qu'étonnantes. Passons sur les appellations d'origine techniquement contrôlées pour mieux nous attarder sur le langage fleuri qu'un quidam a confectionné afin de permettre à tout un chacun de choisir le fond décoratif de son écran. Selon l'éventail proposé, il y a la fraise parabole, la mandarine fusion, la mousse quantique — ça ne s'invente pas —, la myrtille oxygène, le raisin gravitant — pauvre Sauvignon! — et une myriade d'expressions se conjuguant avec sphère.

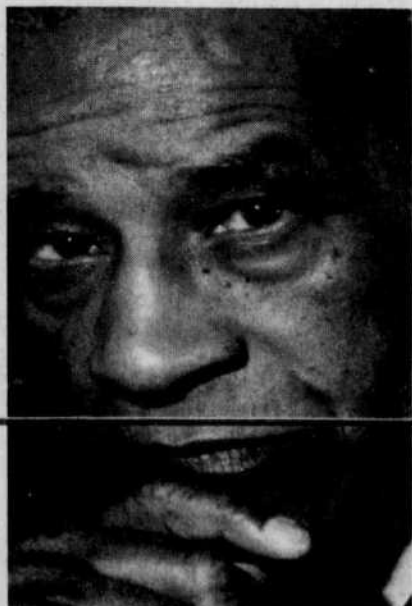
On raconte cela parce qu'une sphère sera des olympiades du jazz, qui se prolongeront jusqu'au 8 juillet. La sphère en question n'est en rien virtuelle. Au contraire. Même qu'elle est d'obédience, si l'on permet cette béquille, très acoustique, très naturelle. Elle est faite d'une

contrebasse et d'un piano, d'une batterie et d'un saxo. Elle est américaine, toute américaine. Elle n'a pas été baptisée dans les environs de la NASA, qui nous assure depuis peu qu'il y a de l'eau sur Mars, cette planète dont descendent, paraîtrait-il, tous les hommes et seulement les bonshommes, mais en bordure de la Hudson River.

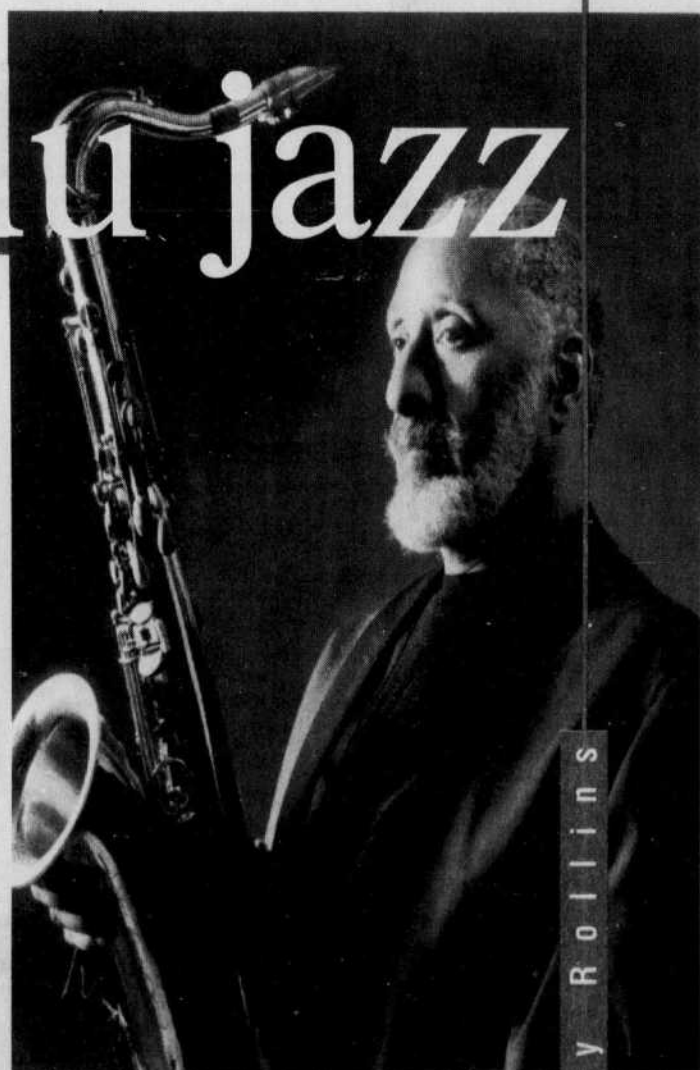
On, en fait vous ne manquez pas de demander: mais de quel côté de la rivière en question est née la formation dont il est question? Cela fait beaucoup d'interrogations pour une seule réponse, mais bon... Toujours est-il que cette sphère très singulière est née du côté cour de la Hudson. Le côté New Jersey, le territoire des pauvres, la face cachée de Manhattan. Pour être encore plus exact, cette sphère a été portée sur les fronts baptismaux à Hackensak, petite bourgade située non loin de Newark.

Si l'on en croit l'histoire, celle qui privilégie les faits plutôt que les annales, le groupe Sphere a été conçu le 2 février 1982. Ce jour-là, le contrebassiste Buster Williams, le pianiste Kenny Barron, le batteur Ben Riley et Charlie Rouse, le saxophoniste des ondulations, venaient d'entailer à leur manière le *Crepuscule With Nellie* écrit par Thelonious Monk lorsque la voix monocorde d'une radio quelconque informa le monde que le moine du jazz, Monk lui-même, venait de s'éteindre à l'instant entouré de sa tribu de chats tigrés et siamois.

VOIR PAGE C 2: JAZZ



Max Roach



Sonny Rollins

LES ARTS

# Tokyo blues

J'aurais voulu vous parler avec pertinence et doctes références du Japon d'où j'arrive, mais par quel bout prendre ce pays-là? Est-ce la capitale, Tokyo, si dérivante, si monstrueuse, conçue à l'échelle du dragon plutôt que de l'homme, qui laisse aussi baba? Mais a-t-on idée, je vous le demande, de concevoir une telle métropole infernale sans plan d'aménagement, la laissant tourbillonner plein cap vers le futur, les deux pieds écrasant son patrimoine ancestral? Culture millénaire, vous dites? Dans le noyau dur des codes de politesse, du perfectionnisme, de l'impitoyable contrôle national de soi-même, on la sent vibrer. Point dans l'emballage architectural de la cité, en tout cas. Jamais Charlot n'a rêvé temps modernes plus démentiels que cette ville hirsute, conçue à la va-comme-je-te-pousse, laide, moderne, rococo, avide de consommation à outrance. «Help!», crie l'individu asphyxié. Mais les néons le toisent avec hauteur. Depuis quand l'individu a-t-il voix au chapitre ici? Rouage il est, le pauvre, et la grosse bouche de la mégapole vient le gober tout rond comme une mouche à miel.

On n'y vit pas. On y travaille et, ce qui est quand même plus drôle, on y festoie aussi la nuit, troquant une frénésie par une autre. Le bruit est partout, dans le pachinkos, ces arcades hypnotiques de machines à boules, dans les restaurants où la télé allumée trône sur son autel, dans les quartiers de plaisirs où les enseignes de crabes géants entendent les cris des pourvoyeurs de filles. Trains et métros dégorgeant leur cargaison humaine avant l'heure du bureau puis la reprennent en charge à la sortie. C'est fou le nombre de personnes qui dorment dans ces métros. Toute la banquette rouille, la tête de l'un tombe sur l'épaule du voisin. Epuisés qu'ils sont, ces Japonais, broyés par leur course folle à la



Odile Tremblay

performance. «Zzz!», entonne le wagon en chœur. Poel, fait un homme qui s'écroule sur le plancher, au milieu de l'indifférence générale. Surdose? Epuïsement subit?

Moi et mes copains, aussi cruels que la ville, on les regarde à peine s'affaïsser, histoire de viser le prochain arrêt de métro, délicat transfert dans une autre aile du labyrinthe souterrain qui nous mène, du moins on l'espère, vers le petit cinéma Box, but de cette expédition nocturne en un quartier perdu autant que glauque. C'est qu'on y présente en exclusivité le film que le *Japan Times* — lequel mâchouille aux étrangers les nouvelles nationales en anglais — nous a servi comme l'affaire à ne pas rater, le *must* de Tokyo. Ça s'intitule *Drug Garden*, c'est réalisé par Leona Hirota et ça aborde le Tokyo de la marge, des *drag queens* et de l'héroïne, tout le *off* de cette ville folle qui enfante — on l'avait compris après quelques furtives incursions dans le *red light* — ses monstres et ses vices dès la nuit tombée. Allez rater ça. Aucun sous-titre anglais pour le *Drug Garden* en question. Le tout en japonais. Dé-tail! On s'en fout. Et comprenez l'action qui pourra. Primo: dégotez l'emplacement du cinéma. Bon! Le voici tapi dans un endroit sinistre, érecté d'une bouche de métro. Dieu que c'est laid, Tokyo, par-

fois. Et la pluie qui n'en finit plus de tomber sur tant de béton et de fer... Faut vouloir, comme on dit. Tokyo blues. Le décor nous inspire les scénarios les plus fous, déraillant à l'unisson de la ville.

On arrive une heure d'avance. Pensez donc: le film-événement, présenté dans un unique cinéma de Tokyo pour une seule projection quotidienne, celle de 21h30, avec seulement 70 places assises. Ça se ruera au portillon, que je présume. Erreur! Grossière erreur! Douze Japonais, en tout et pour tout, se pointent au guichet, d'un pas nonchalant. Un rapide calcul mental donne une idée de la proportion cinéphilique en royaume nippon. Douze irréductibles sur douze millions d'habitants à Tokyo assistent au *must*, d'ailleurs pas si *must* que ça, un brin confus tout compte fait, en autant qu'on en ait saisi quelque chose. Quand même... maigre ratio, que je me répète, un brin incrédule. Ça alors! Le cinéma indépendant japonais aurait-il ici la vie particulièrement dure?

Il faut dire qu'un bref regard sur les mégaplexes des quartiers commerciaux m'avait mise au parfum. Des sous-Godzilla rugissants, onzième ou douzième génération, tiennent l'affiche à côté des grosses productions hollywoodiennes et des œuvres d'animation nationales qui n'en finissent plus de dessiner des Japonais aux grands yeux ronds résolument débridés, comme honteux d'eux-mêmes, plus Occidentaux que nature.

Côté film d'auteur, révolu, l'âge d'or d'Ozu et de Kurosawa. Après traversée du désert, une timide remontée du septième art indépendant s'est jouée. À la Film School de Tokyo, on nous expliquera les difficultés de production de la marge, mais aussi le serrage de coudes, la formation d'une relève de cinéastes, la reconquête d'un public averti. Pour l'heure, si le cinéma japonais réussit à conserver 30% de son audience nationale, c'est en grande partie grâce aux

dessins animés et aux œuvres fantastico-apocalyptiques consommées bien crues, comme les sushis.

Les quatre majors japonaises qui contrôlaient la production cinématographique nipponne des décennies 30 à 80 se sont toutes plus ou moins écroulées comme maisons de bois des quartiers du monde flottant. De petites sociétés indépendantes ont pris une timide relève, parfois soutenues à bouts de bras par l'étranger. *Eureka* d'Aoyama Shinje et *Tabou* de Nagisa Oshima, en compétition au dernier Festival de Cannes, étaient coproduits avec la France. Au Japon, les films d'auteur sortent dans de petites salles en obtenant parfois des succès d'estime. Mais elles semblent devenues un peu apatrides, ces œuvres japonaises, destinées la plupart du temps à vivre leur vie hors de l'archipel, sur la planète festival qui flotte comme autant de petites îles ici et là, un peu partout, et ne s'enracine nulle part.

Et peut-être sommes-nous tous apatrides, me disais-je en ce lendemain de Saint-Jean-Baptiste, après le film, dans un métro de Tokyo, entre Ludovico, bel Italien si charmeur, le loyal, le gentil Portugais Rui, Anna, la Russe au tempérament de feu, le rigolo Pascal, apparemment sorti d'une bande dessinée française, Henrike, la fragile Allemande, réunis par le hasard d'un voyage de presse nippon, avec les affinités, les fous rires, les frictions d'usage. Ces aventures-là sont des vies vécues en accéléré, soudain coupées par le retour au pays. En face de nous, les Japonais dormaient de plus belle sur leur banquette. Peut-être rêvaient-ils aux mirages de l'Amérique? Où s'en va la boule?, me demandais-je. Mystère! Mais j'avais la sensation qu'on y allait tous ensemble, dans un tourbillon collectif, frontières confondues, comme dans ce délinant Tokyo qui mixe toutes les cultures, quitte à y égarer un peu son âme.

otremblay@ledevoir.com

## JAZZ Sphere était un des prénoms du moine bop, du capitaine Fracasse de la révolution be-bop

SUITE DE LA PAGE C1

Une fois les larmes séchées, Rouse et ses nobles compagnons déclinent certains thèmes que Monk sculpta sur son piano droit. Certains d'entre eux avaient été pensés à l'époque des lumineux interstices, les *Brilliant Corners*, que Monk avait imprimés sur vinyle en compagnie d'un batteur qui s'appelait Max Roach, après avoir initié un saxo-

phoniste au physique colossal aux mystères des rythmes contrariés. Celui-ci s'appelait Sonny Rollins.

Si on récapitule, sans tomber pour autant dans les méandres de la comptabilité, on constate, après inventaire réalisé, que Charlie Rouse, saxophoniste feutré, Sonny Rollins, saxophoniste colossal, Max Roach, batteur militant, et Ben Riley, batteur de la finesse, ont tous mué après avoir pénétré l'univers de Thelonious Sphere Monk. Sphere était un des prénoms du moine bop, du capitaine Fracasse de la révolution be-bop.

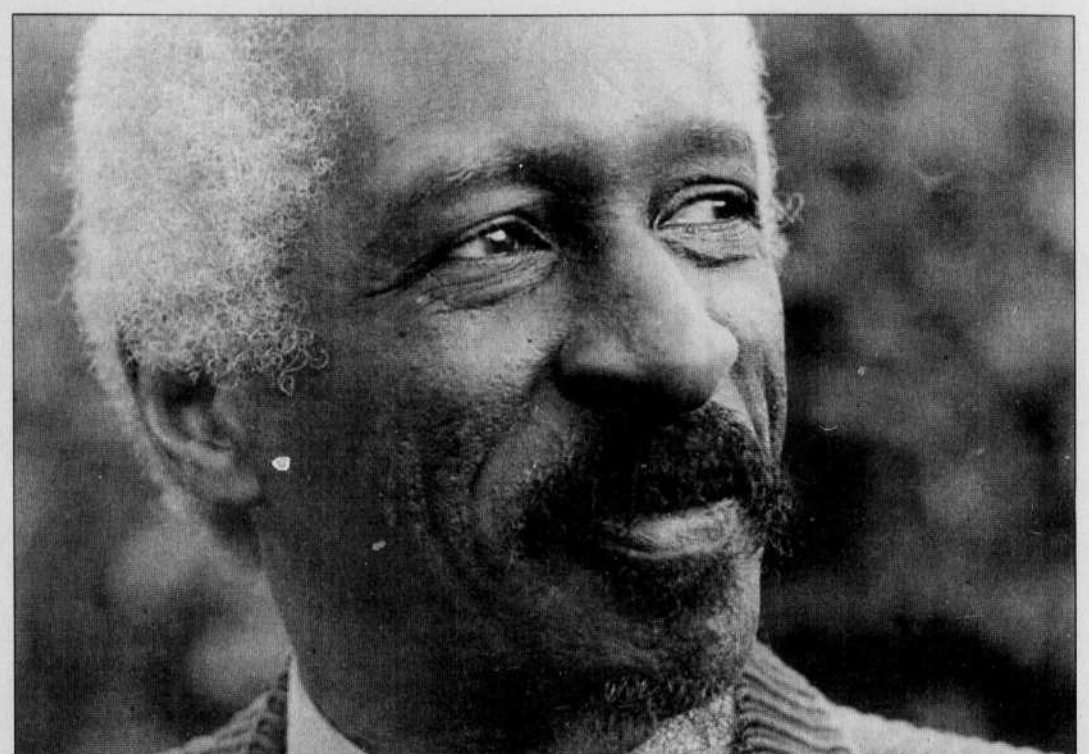
Le groupe Sphere, Max Roach, Sonny Rollins... Ils descendent tous, et tout ce qu'il y a de plus directement, de Monk, CQFD, comme dirait l'autre, leurs prestations au cours des prochains jours, dans le cadre du FJM, seront empreintes de l'esprit, insufflé par Monk, comme de la lettre, signée par Thelo-

nious. Lorsque ce ne sera pas l'un, ce sera l'autre.

Dans le cas de la Sphere, il faut préciser qu'après le décès de Rouse, Barron, Williams et Riley déci-

Nous sommes en présence d'un des derniers cercles d'initiés à ce jazz que les amateurs de la peinture à numéros désignent par jazz pur

dèrent, au terme d'un long, très long conclave, de remettre le saxo monkien entre les mains de Gary Bartz. On précise cela, le temps long afferent à la prise de décision, parce que cela illustre le soin extrême pris par ces messieurs pour remplacer Rouse. Avant Sphere, Bartz souffla ses notes au profit de McCoy Tyner, de Miles Davis et de... et de... Max Roach. Nous sommes en présence d'un des derniers cercles d'initiés à ce jazz que les amateurs de la peinture à numéros désignent par jazz pur. Pffff! Qu'importe! Sphere, en témoignant sa dernière production comme ses précédentes, travaille le répertoire de Monk au plus près. Il le travaille au corps pour mieux, évidemment, se l'approprier.



Avec Max Roach, on nous propose un duo. Le bretteur sera en compagnie du pianiste Mal Waldron, qu'on voit ici en photo.

Avec Max Roach, on nous pro-

pose un duo. Le bretteur sera en compagnie du pianiste Mal Waldron. Domicilié à Munich depuis des lunes, Waldron est un des plus grands pianistes des cinquante dernières années. À côté de lui, par exemple, Keith Jarrett fait pâle figure. De Monk, il a conservé l'esprit davantage que la lettre. Soit cet esprit qui oblige l'improvisation. L'esprit qui encourage la prise de risques multiples. Waldron est un instrumentiste qui se tient toujours à la lisière du précipice.

Sonny Rollins... Le saxophoniste colossal... Dans ce cas, l'intéressant est peut-être bien ceci: c'est après avoir joué auprès de Monk que Rollins s'est affranchi. Qu'il est devenu un nom propre et non plus un nom perdu dans la liste des accompagnateurs. C'est grâce à Monk qu'il a enregistré *Saxophone Colossus* en compagnie de Max Roach. C'est grâce à lui, et plus précisément à son inclination naturelle pour l'originalité, que Rollins s'est mis en devoir de faire de longues retraites pour

mieux peaufiner son art.

Monk aimait se retirer en compagnie de ses chats? Rollins allait faire rebondir son son sous le pont de Williamsburgh, le pont qui lie Manhattan à Brooklyn. Monk aimait suspendre son jeu sur scène, il aimait faire silence? Waldron s'en est fait, pour ainsi dire, son maître-mot. Monk aimait jouer de finesse? A lui seul, le batteur Ben Riley en est le symbole. Bon Dieu! Riley, question cymbales, est divin.

Monk n'aimait pas le mimétisme? Roach n'a pas cessé de fuir les réseaux qui y mènent en multipliant, pour ne parler que des duos, les expériences en compagnie d'Anthony Braxton et d'Archie Shepp. Monk aimait la pesanteur? Rollins n'a pas cessé d'aller plus à fond dans ce sens. Monk était plein de classe, de noblesse? Alors là... là... Dans le style, le grand style, celui qui se rit de la peinture à numéros, il ne se fait pas mieux que la Sphere. Amen!

«... Le film français le plus drôle depuis Le diner de cons...»  
Dante Costi, Ici

### Le derrière

Un film de Valérie Lemercier

Claude Rich  
Valérie Lemercier  
Dieudonné

A L'AFFICHE!  
CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN  
CINÉPLEX ODEON BROSSARD

PRODUCTION ÉPIQUE  
ADMIRABLEMENT FILMÉE

L'Empereur et l'Assassin  
Un film de Chen Kaige

LEON D'OR  
FESTIVAL DE VENISE 1999

«Retour triomphal de Zhang Yimou...  
Comédie... ironie...»  
Jean-Philippe Gravel, ICI

«Surpasse les brillants récits  
ayant l'école comme  
cadre du Premier maître  
d'Andrei Konchalovsky jusqu'au  
Cercle des poètes disparus...  
Renversant...»  
Luc Perrault, LA PRESSE

«... une rare qualité  
d'émotion  
qui contribue à forger  
un agréable climat  
de fable contemporaine.»  
Martin Hildebrand, LE DEVOIR

PAS UN DE MOINS  
NOT ONE LESS

Par le réalisateur de *L'Empire des poètes disparus* et *Comrades*

Un film de Zhang Yimou  
Blackwatch

v.o. en mandarin avec sous-titres français

Centris 3538, boul. St-Laurent  
Brossard (514) 547-2206

13h30 - 15h30 - 17h30 - 19h30

## LE FILM #1 AU CANADA!

« UN MORCEAU DE COMÉDIE DISSIPÉE TOMBÉ DU CIEL. »  
— Peter Travers, ROLLING STONE

« JIM CARREY À SON MEILLEUR. »  
— Andrew Johnston, US WEEKLY

« UN VRAI PLAISIR ESTIVAL. JIM CARREY S'ÉCLATE COMPLÈTEMENT. »  
— Larry King, USA TODAY

« SENSATIONNEL. LE JEU DE JIM CARREY EST UN VRAI TOUR DE FORCE. »  
— Jack Matthews, NEW YORK DAILY NEWS

« VOUS VOUS TORDREZ DE RIRE. »  
— Lou Lumerick, NEW YORK POST

« LES FARRELLY SONT DE VRAIS VISIONNAIRES DE LA COMÉDIE. »  
— David Blum, GEORGE

« HILARANT, CRÉATIF ET OSE. »  
— Bob Strauss, LOS ANGELES DAILY NEWS

### JIM CARREY Moi, moi-même et Irène

À L'AFFICHE! SON DIGITAL

QUARTIER LATIN	LASALLE (Place)	LANGELIER 6	PARADIS GUZZO	MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
MEGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	LAVAL (Carrefour)	ST-BRUNO	BOUCHERVILLE	ST-EUSTACHE
MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16	PLAZA DELSON	CARREFOUR DORION	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8	LES CINÉMAS GUZZO STE-THÉRÈSE 8
CINÉPLEX ODEON CHÂTEAUGUAY ENCORE	CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
CAPITOL ST-JEAN	GALERIES ST-HYACINTHE	CINÉ-PARC LAVAL	CINÉ-PARC BOUCHERVILLE	
CINÉ-PARC CHÂTEAUGUAY	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE	CINÉ-PARC ST-HILAIRE	LAISSEZ-PASSER REFUSÉS	
CINÉPLEX ODEON FAUBOURG	FAMOUS PLAYERS COLISEE KIRKLAND	LES CINÉMAS GUZZO ACORDAIRE 11	MEGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)
CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mail)	CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES	MEGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	CINÉPLEX ODEON POINTE-CLAIRE	MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerias)	CINÉMA PINE ST-EUSTACHE	CINÉMA PINE STE-ADELE	CINÉMA CARNAVAL CHÂTEAUGUAY	

CONSULTEZ LA PAGE HORAIRE CINÉMA DU JOURNAL

«Un film important.»  
Jean-Philippe Gravel, ICI

«Un très beau film.»  
Marc Cassivi, La Presse

un film d'Amos Gitai

## KADOSH

à l'affiche!

CINÉMA PARALLÈLE ex Centris  
v.o. hébraïque, s.t.f.  
18h30 - 19h30 - 21h30 - 23h00

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mail)  
v.o. hébraïque, s.t.f.  
17h30 - 19h30 - 21h30

CINÉMA LIBRE

LES ARTS

UN LIEU, UN CRÉATEUR

# La fille du vent

Musique, peinture, danse, littérature, théâtre: sans lieu qui permette à l'esprit créateur de s'épanouir, ces mots demeurent des catégories, sans doute commodes pour le classement mais qui attendent d'être habitées par les œuvres. Elles ne tardent pas à venir tant le génie du lieu renvoie aussi à ce que deux ou trois Grecs rêveurs ont appelé l'inspiration. Pendant tout l'été, nous vous invitons à entrer dans les coulisses de la création en visitant l'atelier, la chambre, le loft ou le studio de quelques artistes du Québec choisis dans différentes disciplines. Soyons modernes: ces lieux sont éclatés, tout à la fois espace mental et cadre physique. On les trouvera aussi bien dans la rue, dans tel café où l'on a ses habitudes. Et pour la danseuse Nancy Leduc, le lieu est d'abord celui que le hasard lui permet de squatter.

Nancy Leduc danse où elle peut, où elle veut. Interprète pigiste, chorégraphe sans peur et sans reproche, elle a toujours un beau florilège de projets en tête et en corps. Mais pour les réaliser, comme bien d'autres jeunes danseurs, elle doit souvent squatter des lieux de création, avec la généreuse complicité de ses hôtes.

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Pour elle, en ce moment, le lieu idéal de création se situe quelque part dans le cyberspace, entre Berlin.com et Vancouver.ca.

De Montréal, q.c., Nancy Leduc peut contacter instantanément le chorégraphe berlinois Felix Ruckert, qui revient présenter *Hautnah* la semaine prochaine, à l'Agora de la danse de Montréal, dans le cadre d'un programme double. L'œuvre, créée en Allemagne en 1995 et présentée une première fois ici l'an dernier par Danse-Cité, rassemble une dizaine de solos de durées variables, interprétés par dix danseurs différents, mais pour un seul et unique spectateur chacun. Les heureux élus doivent d'ailleurs marchander le prix de la représentation intime.

Nancy Leduc sera donc de cette belle partie. Avec son courrier électronique, elle peut interroger le maître d'œuvre de cette «danse contemporaine à dix» (dixit les impertinents critiques), qui n'arrivera à Montréal que trois jours avant le show. Elle peut aussi se rabattre sur la première interprète de son solo, maintenant à Vancouver.

En fait, elle peut et elle ne peut pas. C'est-à-dire pas tout le temps. Le lien virtuel existe bien sûr. Le hotmail n'est pas réservé qu'aux conversations secrètes ou

salées. Seulement voilà, pour y accéder, il faut se dénicher un ordinateur branché sur la grande Toile mondiale, déranger un ami, déplacer une secrétaire. «J'ai assez économisé pour pouvoir m'acheter un ordinateur, mais je n'ai toujours pas les moyens de me payer une connexion Internet», dit la jeune interprète-chorégraphe, d'un ton neutre, sans amertume. Elle note, c'est tout. «C'est dommage. La connexion pourrait aussi me servir à me renseigner sur les activités dans le monde de la danse, envoyer des dossiers, recevoir de la documentation...»

Avec ou sans Internet, dans le vrai de vrai monde, ici, Nancy Leduc mène maintenant une double carrière d'interprète et de chorégraphe. Meneuse-menne, elle conserve un presque rien d'enfantin, très bien exploité dans sa pièce *Ces enfants terribles*. En même temps, avec sa belle tête de clone de Françoise Hardy, elle incarne un certain type de femme fatalement troublante. Bernard Hébert lui a donc confié le rôle de dans le Cooper Building, boulevard Saint-Laurent. «J'adore ce lieu, j'adore cette vue», dit laconiquement la jeune femme. Elle a quelques mois, elle a frappé à la porte de la chorégraphe Marie Chouinard, qui a accepté de l'héberger périodiquement dans cet endroit quasi parfait, haut perché dans le Cooper Building, boulevard Saint-Laurent. «J'adore ce lieu, j'adore cette vue», dit laconiquement la jeune femme. Elle a quelques mois, elle a frappé à la porte de la chorégraphe Marie Chouinard, qui a accepté de l'héberger périodiquement dans cet endroit quasi parfait, haut perché dans le Cooper Building, boulevard Saint-Laurent.

### Squatter pour danser

Le milieu de la danse incarne au pire les clichés sur la p'tite vie d'artiste. Au Québec, toutes sources confondues, le revenu moyen d'un artiste professionnel est d'environ 26 000 \$, mais d'à peine 13 000 \$ pour un danseur. Avec tous les compromis que cette petite misère suppose.

Les manques réels le disputent donc aux manques virtuels. En période creuse, sans contrats, la pigiste n'a pas toujours les moyens de se payer les essentielles et quotidiennes classes techniques (de 10 à 12 \$ la séance, en partie remboursée par le Regroupement québécois de la danse). Alors pour le local de ré-



Itinérante des planches, l'interprète-chorégraphe Nancy Leduc squatte les locaux de répétition des autres.

petition, à soi, rien qu'à soi, on passera. L'interprète-chorégraphe squatte donc ceux des autres. Itinérante des planches (pourquoi pas?), ses créations prennent vie sur les temps morts de ses généreux collègues. Il y a quelques mois, elle a frappé à la porte de la chorégraphe Marie Chouinard, qui a accepté de l'héberger périodiquement dans cet endroit quasi parfait, haut perché dans le Cooper Building, boulevard Saint-Laurent. «J'adore ce lieu, j'adore cette vue», dit laconiquement la jeune femme. Elle a quelques mois, elle a frappé à la porte de la chorégraphe Marie Chouinard, qui a accepté de l'héberger périodiquement dans cet endroit quasi parfait, haut perché dans le Cooper Building, boulevard Saint-Laurent.

Manque d'espace et même de cyberspace, manque d'images aussi. Si elle gagnait un tout petit magot, Nancy Leduc achèterait une caméra vidéo. «Pour moi, c'est devenu un gros problème. Certaines de mes pièces n'ont pas été filmées adéquatement. La mauvaise qualité de ces captations m'empêche de bien me présenter à ceux qui ne connaissent pas mon travail, les organismes étrangers qui accordent des bourses par exemple.» La caméra de rêve servirait aussi à la création de nouvelles œuvres. «Je pourrais filmer les répétitions et les examiner à tête reposée; je pourrais mieux travailler mes solos, ça va de soi...»

Voilà d'ailleurs l'essentiel. Tout le reste, c'est de la nomenclature. «Je ne voudrais surtout pas donner l'impression de me plaindre de mon sort, dit la principale intéressée, Nancy, qui nuance. Oui, les conditions sont dures, surtout entre les contrats. On dirait que ça va de soi un danseur qui travaille fort et qui en arrache. J'en connais qui répètent dans des studios à peine chauffés. Mais je ne veux surtout pas laisser l'impression que ma situation se résume à ces problèmes. Ce qu'il faut dire, c'est que je fais ce que j'aime. Moi, j'aime danser et je danse.»

### Créer cet été

Parlons-en un peu plus de la danse et de la danseuse. Née à Salaberry-de-Valleyfield, jumelle — on a vu sa sœur dans le film de

St-Jean et dans *Ces enfants terribles*, même si elle est d'abord et avant tout designer —, formée en arts visuels puis pendant quatre ans aux Ateliers de danse moderne de Montréal (LADMMD), Nancy Leduc a collaboré à des projets de Montréal-Danse, Brouha-Danse, Hélène Blackburn, Harold Rhéaume, Danièle Desnoyers, Benoît Lachambre et Roger Sinha. «Je pense que le désir de créer un peu par moi-même est venu après une période de boulimie d'interprétation.»

Sa première création s'inspirait vaguement des *Enfants terribles* de Cocteau — avec une dérive involontaire vers l'univers ducharmien. L'an dernier, en décembre 1999 — à l'aube de l'an 2000, comme on disait alors —, la chorégraphe s'est attaquée à une sorte de fresque historique, *Les Grandes Filles du vent du ciel*. Un survol du millénaire par cinq grandes filles s'arrêtant de façon arbitraire sur Napoléon, Barbe-Bleu ou les sorcières de Salem. Une critique a parlé «de petits mondes fantasques, irrévrencieux, un brin rétro, peuplés de personnages fascinants». D'autres décrivent un travail «farfelu», parlent d'une «imagination débridée».

Et maintenant? En cet été allemand, l'interprète danse donc pour Ruckert, tandis que la chorégraphe répète un solo baptisé *La Cavalier bleue*, une référence au mouvement Der Blaue Reiter

créé par Kandinsky et F. Marc, à Munich, au début du siècle. «Je m'intéresse beaucoup à la peinture. Je devore les albums, les images. En découvrant les illustrations du Cavalier bleu, je me suis laissée tenter par l'idée d'une pièce pour un personnage valeureux et en même temps très féminin.»

L'idée a germé au début de l'année. Le travail, amorcé au printemps, a conduit à la présentation d'une ébauche dans le cadre de l'événement Création etc. «J'en étais aux premiers balbutiements. À l'avenir, je souhaite plutôt louer un petit local pour présenter mes ébauches de pièces...» Le jour de l'interview, elle retravaillait *La Cavalier bleue* pour la première fois depuis plusieurs semaines. «Je vais demander le studio de Marie [Chouinard] et essayer de développer la pièce d'ici l'automne.»

Pour l'instant, l'œuvre inclut un court texte de son cru: «C'est le début de l'été 1911, dirait l'interprète. Une femme se laisse envoûter par une simple tache bleue. Une atmosphère de secret, presque de complot entoure sa naissance...» Dans les quatre ou cinq pièces, plus ou moins élaborées, qu'elle a déjà créées, la chorégraphe témoigne de ce goût pour les danseurs qui parlent, le télescopage des genres, le mariage des arts, la danse-théâtre, la danse impure, quoi. «En fait, je suis plus attirée par le cinéma, corrige-t-elle. Pour moi, la danse, c'est un peu du cinéma live. J'aime les codes cinématographiques. Quand je dirige une chorégraphie, j'ai l'impression de me promener autour des danseurs caméra à l'épaule. J'admire aussi la popularité du cinéma.»

Mais à la limite, ajoute-t-elle, on pourrait oublier tout ça, oublier le texte, oublier la caméra de son cinéma-danse, oublier le théâtre de sa danse-théâtre. Ne resterait à la danseuse que l'essentiel, la danse, pratiquée où elle le veut, où elle le peut... «Pour moi, c'est encore la seule activité qui me permette d'arrêter de tourner dans ma tête. Quand je danse, peu importe où, j'ai l'impression de communiquer et de communier avec le monde.»

*Hautnah* et *Schwartz*, deux chorégraphies de Felix Ruckert, à l'Agora de la danse, du 5 au 8 et du 11 au 15 juillet, entre 20h et 24h. Outre Mme Leduc, les solistes de *Hautnah* sont Marc Boivin, Laura Boucaya, Catherine Jodoin, Emmanuel Jouthe, Benoît Lachambre, Jacques Moisan, Marika Rizzi, Catherine Tardif et Luis Vergara. Les réservations pour *Schwartz*: 525-1500. Les billets pour *Hautnah* se négocient sur place seulement.

### Festival d'été de Québec

# La ville qui s'éclate

DAVID CANTIN

On sait quelles attentes se profilent derrière chaque nouvel édition du Festival d'été de Québec. Véritable lieu de passages et d'échanges pour les musiques d'ici comme d'ailleurs, à chaque début de juillet dans la Vieille Capitale, l'événement est attendu avec impatience. Directeur général de la programmation depuis 1987, Jean Beauchesne est celui qui se bat avec le casse-tête des choix comme des multiples propositions d'une saison à l'autre. Bien sûr, il y a les «si» et les «peut-être», comme les offres qui se bousculent mais n'arrivent pas toujours à se concrétiser. Malgré les craintes et les réserves, on remarque par contre que le festival le plus couru à Québec ne s'est jamais aussi bien porté.

Aussi à l'aise qu'attentif, Jean Beauchesne semble reprendre son souffle après des mois de préparatifs de toute sorte. Comme il le mentionne au début de notre entretien, «il faut toujours être attentif à ce qui va tourner et à quelle période, pour ensuite s'arrêter sur des choix qui vont rendre plausible un tour d'horizon culturel et musical. Évidemment, à l'automne, on pense à telle formation ou à un certain soliste. Toutefois, c'est surtout à partir du printemps que le tout prend réellement forme.» Comme ce fut le cas l'année dernière, on a l'impression que le Festival d'été de Québec ne cesse de s'ouvrir aux diverses tendances musicales. Pour cette 33<sup>e</sup> édition, la série électronique n'a jamais été aussi prestigieuse (avec des noms comme Fantastique Plastique Machine, du Japon, ou Smith & Mighty, de Bristol, en Angleterre), de même que la scène des musiques du monde à la place Métro du carré d'Youville. Avec autant de spectacles en 11 jours



Le groupe Ekova sera au Festival d'été de Québec.

DANSE-CITÉ présente  
En collaboration avec  
l'Agora de la danse  
**Projet RUCKERT**  
formule double intégrale  
14

du 5 au 8 juillet et  
du 11 au 15 juillet  
2000  
de 20h à minuit

L'AGORA  
DE LA DANSE

840, rue Chénier  
Metro Sherbrooke  
Billetterie pour  
Schwartz  
(514) 525-1500  
N.B. Pour *Hautnah*,  
achat des billets  
sur place seulement

Choisissez parmi 10 danseurs exceptionnels et suivez-les dans le labyrinthe de l'intimité.  
Marc Boivin, Laura Boucaya, Catherine Jodoin, Emmanuel Jouthe, Benoît Lachambre, Nancy Leduc, Jacques Moisan, Marika Rizzi, Catherine Tardif et Luis Vergara.  
Au Studio de l'Agora

**hautnah**  
**schwartz**

Devenez vous-même danseur dans une chorégraphie instantanée avec musique «live». A l'Atelier de l'Agora

2 EXPÉRIENCES INSOLITES ET TROUBLANTES

Le DOMAINE Forget

du 24 juin au 27 Août

Un après-midi « Porte ouverte »  
Les Petits Chanteurs de Charlesbourg  
2 dimanche 14 h 30 GRATUIT  
VIA Rail Canada

Vadim Rudenko, piano  
Œuvres de CHOPIN, RACHMANINOV et TCHAIKOVSKY-PLETNEV  
5 mercredi 20 h 30 25 \$  
Soirée Alimentation Lapointe et Frères

Holly Cole, jazz  
6 jeudi 20 h 30 29 \$  
Hydro Québec

Les Ballets jazz de Montréal  
7 vendredi 20 h 30 25 \$  
LES ARTS du Maurier 30

Leo Brouwer, compositeur et chef d'orchestre  
Les Violons du Roy  
Ricardo Cobo, guitare  
Œuvres de BROUWER  
8 samedi 20 h 30 29 \$  
POWER CORPORATION DU CANADA

Les Brunches-Musique  
Tous les dimanches de 11 h à 14 h 25 \$

2 juillet Tomas  
Musique latino  
Radio-Canada

Reservations: (418) 452-3535 poste 872  
OU (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872  
Visitez notre site: www.domaineforget.com

## Humour et nostalgie



SOURCE FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC  
La violoncelliste et chanteuse  
Jorane.

### VILLE

Il y a surtout de nombreuses découvertes à faire dans des lieux plus intimistes

SUITE DE LA PAGE C 3

bien remplis, que conseiller à ceux qui seraient avides de découvertes en tout genre?

Question délicate pour Beauséjour, qui s'empresse de dire qu'il y en a pour tous les goûts et qu'il apprécie la contribution unique de chacun des invités. Il ne faut pas perdre de vue que des valeurs sûres tels Eric Lapointe, Robert Charlebois, Michel Pagliaro, The Tea Party, Plume Latraverse et Kevin Parent devraient rassembler les plus grandes foules dans l'amphithéâtre naturel des plaines d'Abraham. Mais il y a surtout de nombreuses découvertes à faire dans des lieux plus intimistes.

Se laissant prendre au jeu de la conversation, Beauséjour accepte de dévoiler quelques pistes à suivre comme guide d'un certain parcours du festival: « Cette année, la scène des musiques du monde encourage les "musiciens musiciens" [les musiciens admirés par leurs pairs] pour leur côté spectaculaire ainsi qu'une performance digne des grands virtuoses. De ce point de vue, on n'a qu'à penser au violoniste Mark O'Connor et au guitariste Manouche Romane, qui nous entraîneront, entre autres univers musicaux, dans le monde du swing français avec le concert Vive la France. Sans oublier l'un des plus brillants représentants de la musique traditionnelle de Hongrie et des Balkans en la personne de Kalman Balogh, ou encore Darol Anger et le multi-instrumentiste [à cordes] Mike Marshall. » Le directeur de la programmation insiste également sur deux pôles opposés: la musique bretonne et ce qu'il appelle « l'ethno-techno ». Il faut entendre, selon lui, la grande voix traditionnelle de la Bretagne qu'est Annie Ebrel, qui sera accompagnée de l'excellent contrebassiste Ricardo Del Fra. Lieu de métissages entre tradition et avant-garde électronique, les Mukta, Ekova, Bossa Très... Jazz, Frédéric Galliano et les African Divas sont à suivre de très près.

Du côté des musiques cubaines, Ned Sublette, Marc Ribot (collaborateur de Tom Waits et Alain Bashung) et P-18 devraient briser le « moule » du Buena Vista Social Club. Le profil indien est aussi très fort, avec des noms comme Trilok Gurtu (un maître des percussions), le retour de Debashish Bhattacharya, de même qu'une rencontre des plus attendues avec DJ Ram et Ramasutra. Au bar-spectacle Le D'Auteuil, Beauséjour est très anxieux de voir ce qui se passera lors du volet littéraire avec des écrivains comme Michel Houellebecq et Maurice G. Dantec ou des auteurs-compositeurs canadiens comme Hawkey Workman et Simon Wilcox. Quelques curiosités: l'ancien bassiste de King Crimson, Tony Levin, se joindra au California Guitar Trio, le groupe culte de jazz fusion Oregon pourra renouer avec l'histoire qui les rapproche de la ville de Québec, de même que Taj Mahal, qui affiche déjà complet au Festival de jazz de Montréal.

Evidemment, Jean Beauséjour souhaite développer de nouveaux horizons pour les années à venir. Il aimerait trouver de nouvelles niches, des sites appropriés avec des budgets à l'avenant, qui donneraient sur des vitrines additionnelles. Il pense à certains groupes américains ou européens qu'il ne sait pas où placer en ce moment. Il reste que le Festival d'été de Québec demeure avant tout un véhicule de promotion de la musique qui bénéficie d'une grande ferveur des gens de la région. On imagine facilement un été sans ces spectacles qui transforment la ville, ses visiteurs comme ses résidents. À fréquenter sans réserves, du 6 au 16 juillet. Renseignements: [www.infestival.com](http://www.infestival.com).

### LOVE'S LABOUR'S LOST

Réalisation et scénario: Kenneth Branagh. Avec Kenneth Branagh, Nathan Lane, Natascha McElhone, Adrian Lester, Alicia Silverstone. Image: Alex Thompson. Montage: Neil Farrell, Dan Farrell. Musique: Patrick Doyle. États-Unis-France-Royaume-Uni, 1999, 95 minutes. Cinéplex Odéon

ANDRÉ LAVOIE

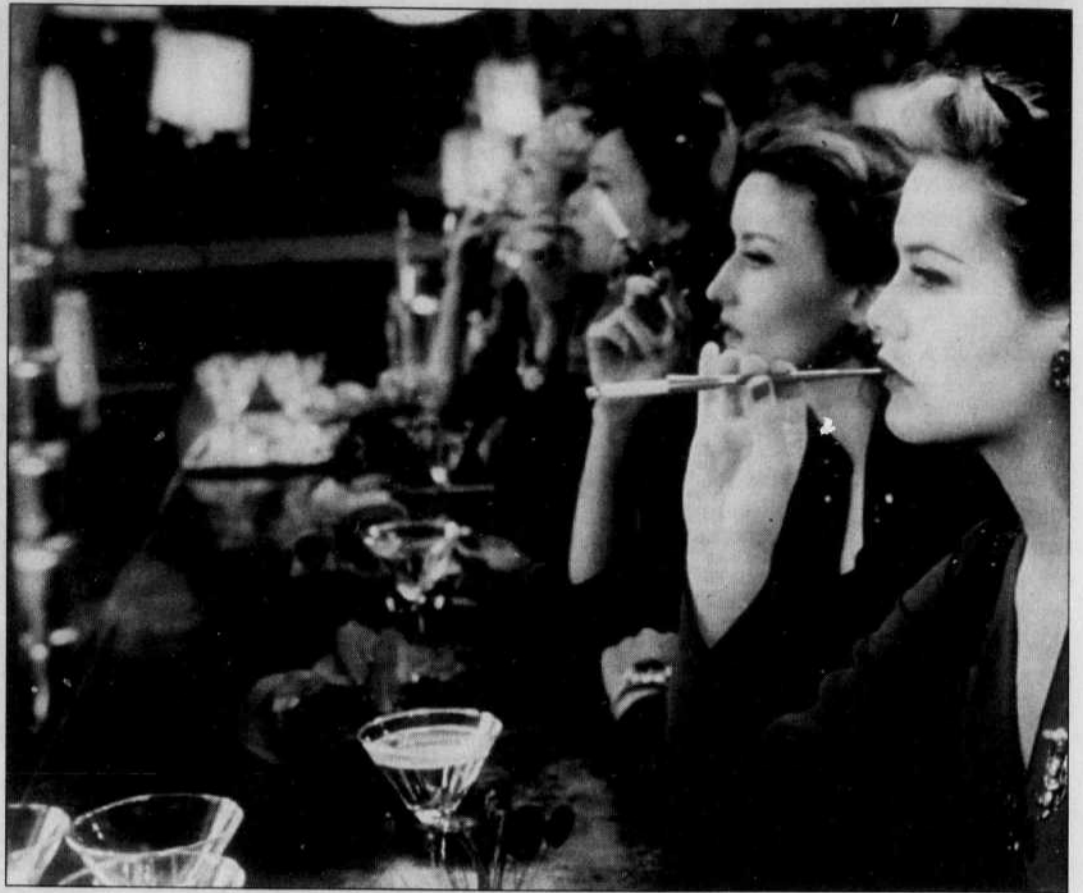
Si *Love's Labour's Lost*, comédie de William Shakespeare écrite autour de 1590, n'éveille en vous aucune image, aucun souvenir, c'est tout simplement que les metteurs en scène et les directeurs de théâtre la négligent depuis très longtemps et lui préfèrent *Twelfth Night*, *Much Ado About Nothing* ou *A Midsummer Night's Dream*. Les cinéphiles et les amateurs de théâtre n'ayant ni grandes attentes ou idées préconçues, Kenneth Branagh avait donc les coudées franches pour passer cette pièce à la moulinette de l'Histoire et du « musical », se faisant beaucoup moins respectueux qu'il ne le fut pour *Hamlet* ou *Henry V*.

C'est avec intelligence et élégance qu'il réussit une adaptation sautillante dont l'action se déroule dans l'Europe des années 30 où les rumeurs d'un conflit mondial se font persistantes. La jeunesse de sang royal, elle, trop absorbée par les jeux de l'amour, a l'esprit ailleurs. Le roi de Navarre (Alessandro Nivola) propose à trois amis, Berowne (Kenneth Branagh), Dumaine (Adrian Lester) et Longaville (Matthew Lillard) de prêter serment à des obligations aussi strictes que ridicules: trois années entièrement

consacrées aux études et rien pour se laisser distraire par les femmes. L'arrivée de la princesse de France (Alicia Silverstone) et de ses charmantes assistantes (Natascha McElhone, Emily Mortimer, Carmen Ejogo) ébranlèrent leurs timides convictions. Ils devront également compter sur la présence encombrante de Don Armado (Timothy Spall) et du clown Constand (Nathan Lane), question de mettre un peu plus de pagaille qu'il y en a déjà.

Placé sous le signe de la légèreté, *Love's Labour's Lost* se présente bien plus comme un hommage à la grande époque de la comédie musicale américaine qu'à une célébration du talent de Shakespeare. Branagh fait de cette pièce, abondamment charcutée pour la circonstance, un prétexte folichon pour introduire les plus beaux airs de Cole Porter (*I Get a Kick Out of You*), Irving Berlin (*Cheek to Cheek*, *Let's Face the Music & Dance*) et George et Ira Gershwin (*I've Got a Crush on You*, *They Can't Take That Away From Me*), en tout dix chansons comme autant de bulles de champagne pour ce film particulièrement réjouissant.

Entrecoupant cette histoire d'amour(s) d'actualités préfabriquées et de parodies de films (on passe de la piscine des comédies musicales mettant en vedette Esther Williams à l'aéroport de Casablanca de Michael Curtiz), Kenneth Branagh a préféré, tout comme Woody Allen dans *Everyone Says I Love You*, que les acteurs chantent avec leur voix hésitante et dansent même s'ils n'ont rien de Bob Fosse ou de Patrick Dupond. Dans ce contexte, les plus expérimentés (Nathan Lane, Adrian Lester) se démarquent très facilement, sans pour



LAURIE SPARHAM/ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM  
Alicia Silverstone, Natasha McElhone, Carmen Ejogo et Emily Mortimer dans *Love's Labour's Lost*, comédie de Shakespeare adaptée par Kenneth Branagh.

autant porter ombrage au reste de la distribution dont le manque d'assurance est compensé par un enthousiasme contagieux.

Si l'on pardonne facilement quelques faux pas ou deux-trois (légères) fausses notes, qu'il fait toujours bon retrouver l'assurance de Kenneth Branagh, la grâce de Natascha McElhone et l'impayable Nathan Lane, que dire de

l'affliction qui nous gagne à chaque réplique massacrée par Alicia Silverstone et Matthew Lillard. La première, vulgaire et tout sauf crédible dans ses étouffes de princesse, n'est visiblement destinée qu'à épouser, dans un très proche avenir, le roi de la patate. Lillard, lui, gesticule comme s'il n'était jamais sorti indemne du tournage de *Scream*.

Malgré ces quelques concessions, visiblement faites dans le but d'attirer un auditoire adolescent pour qui Shakespeare ou Gershwin apparaissent peut-être comme d'illustres inconnus, personne ne peut rester insensible à tous les charmes de *Love's Labour's Lost*, à son humour tout comme au parfum de nostalgie qui s'en dégage.

## Mauvaise histoire de pêche

### THE PERFECT STORM

De Wolfgang Petersen. Avec George Clooney, Mark Wahlberg, John C. Reilly, Karen Allen, Diane Lane, Mary Elizabeth Mastrantonio. Scénario: William D. Wittliff. Image: John Seale. Montage: Richard Francis-Bruce. Musique: James Horner. États-Unis, 2000, 130 minutes.

MARTIN BILODEAU

Hollywood a les moyens de nous faire croire que la vie et la fiction sont calquées l'une sur l'autre. Et que les plus grandes colères de la nature constituent autant de monts Olympes au centre desquels l'une et l'autre se confondent.

L'ouragan *Grace*, qui a balayé les côtes de l'Atlantique en octobre 1991 et brisé des records en raison de sa collision avec deux autres dépressions d'envergure, est en ce sens un contexte idéal pour pareil affrontement et un prétexte idéal pour la production d'une épopée rassembleuse à la David contre Goliath.

Résultat: *The Perfect Storm*, avec lequel Warner Bros. espère gagner les suffrages au cours du week-end de la fête nationale américaine, est l'œuvre de l'Allemand Wolfgang Petersen, que le remarquable *Das Boot* a conduit à Hollywood, entre les mains duquel il est devenu un as du suspense patriotique musclé (*Air Force One*, *In the Line of Fire*).

Tiré d'un best-seller de Sebastian Junger, lui-même parti d'un fait divers, soit le naufrage en haute mer d'un groupe de six pêcheurs de Gloucester, Massachusetts, à l'heure où les trois ouragans entraînent en collision, le film de Petersen reconstruit, à partir de supputations soumises aux règles de la drama-

turgie du *blockbuster*, les circonstances entourant ce naufrage, au cours duquel le bateau se serait aventuré plus au large que prévu dans l'espoir d'une pêche miraculeuse.

A cette première hypothèse énoncée comme une vérité, le scénariste William D. Wittliff a greffé des enjeux rédempteurs secouant le cœur du capitaine du chalutier (George Clooney), des épreuves destinées à solidariser son équipage, un chapelet de prémonitions, etc. Ces éléments sont ensuite répartis sur quelques théâtres périphériques (un hélico de la garde côtière brassé par le vent, un voilier de plaisance lançant des S.O.S., la taverne du quai de Gloucester, la salle des nouvelles d'une chaîne de télé) qui resserrent jusqu'à l'asphyxie ce suspense inventé, dont le champ psychologique s'arrête aux deux principaux pêcheurs, soit le capitaine et son assistant (Mark Wahlberg), puis, sur la terre ferme, à la mère et la fiancée (Diane Lane) de ce dernier.

En voulant créer une épopée spectaculaire dont l'issue tragique, bien qu'annoncée, est conçue pour susciter bien des *oh!* et des *ah!*, Wolfgang Petersen a mis en images un drame au canevas si transparent, et aux enjeux si minces, qu'il rejoint en pertinence les histoires de pêcheurs. Pour sa part, le compositeur James Horner aurait pu couler deux ou trois *Titanic* avec sa musique, qui assume chaque scène et relègue à l'arrière-plan sonore les bruits de la mer et du vent par lesquels on aurait pu, sans doute, vibrer à cette histoire. Et, qui sait, accepter l'idée que la vie est la principale contrainte de la fiction, et l'homme, l'humble serviteur de la nature.



Mel Gibson dans une scène de bataille de *The Patriot* de Roland Emmerich.

## Trou noir démagogique

### THE PATRIOT

Réalisation: Roland Emmerich. Scénario: Robert Rodat. Avec Mel Gibson, Heath Ledger, Jason Isaacs, Tom Wilkinson, Joely Richardson, Chris Cooper. Image: Caleb Deschanel. Montage: David Brenner. Musique: John Williams. États-Unis, 2000, 158 minutes. Famous Players

ANDRÉ LAVOIE

Si les États-Unis étaient une monarchie, le réalisateur Roland Emmerich et le producteur Dean Devlin (associés pour le meilleur et surtout pour le pire, c'est-à-dire *Stargate*, *Independence Day* et *Godzilla*) seraient consacrés artistes officiels, amuseurs de la cour, toujours prêts pour épater la galerie royale et abrutir le peuple. Même s'ils ont délaissé la quincaillerie extraterrestre, ce passage du côté du film historique avec *The Patriot* ne révèle aucune forme de subtilité trop longtemps dissimulée derrière une quelconque soucoupe volante. Si seulement il ne s'agissait que d'une superproduction destinée uniquement à servir l'image d'une star...

Il faut comprendre que *The Patriot* sert d'abord et avant tout une cause, celle de la grandeur d'une nation en ce toujours mémorable 4 juillet où toutes les libertés avec l'Histoire sont permises, surtout lorsqu'il s'agit de la guerre d'Indépendance. S'il n'en tenait qu'à Benjamin Martin (Mel Gibson), ancien militaire et maintenant fermier, veuf et père d'une famille nombreuse, les colonies négocieraient encore avec la métropole plutôt que de s'engager dans une bataille sanglante. Mais en 1776, les esprits s'échauffent et l'homme ne pourra plus s'en tenir à ses beaux principes lorsque le colonel William Tavington (Jason Isaacs) abattra froidement un de ses enfants et capturera son fils aîné, Gabriel (Heath Ledger), plus patriotique que son père et déjà engagé dans la lutte armée. Martin, baptisé *The Ghost* par ses ennemis, fera de cette guerre une affaire personnelle pour

venger les injustices dont il a été la triste victime et rassemblera autour de lui une milice aussi invisible qu'efficace, capable de tourner en dérision l'armée britannique au grand complet.

Pour agrémenter le tout, Emmerich y ajoute des batailles rangées filmées avec le peu d'imagination dont il est si souvent capable, nous impose la romance obligatoire de Mel Gibson, cette fois-ci avec Joely Richardson jouant la jolie belle-sœur compréhensive, et fait l'apologie de la diplomatie par le fusil pour régler les différends. S'il ne s'agissait que de cela pour s'ennuyer ou s'indigner... Malheureusement, *The Patriot* représente une autre de ces trop nombreuses entreprises de propagande dont Hollywood a le secret. Une fois de plus, les « Insurgents » détiennent le monopole de l'angélisme, les Britanniques y sont vus comme d'élégants tarés (rôle confié ici à Tom Wilkinson) ou de dangereux tortionnaires (Jason Isaacs est assez convaincant) et on se demande de quoi les Afro-Américains peuvent se plaindre tant la Déclaration d'indépendance faisait d'eux des citoyens à part entière.

Ce n'est pas la première fois que la fiction maquillée, par commodité ou opportunisme, la réalité historique, mais avec *The Patriot*, le mascara dégoûtant partout tellement le message y est aussi subtil qu'une fanfare militaire. On serait peut-être plus indulgent devant ce drame à la fois épique et familial si l'on avait eu le courage de nous en faire subir une heure de moins et de nous offrir autre chose qu'une partition sirupeuse et grandiloquente dont John Williams est malheureusement parfois capable.

Devant tant de patriotisme exacerbé, difficile de se laisser émouvoir par les déchirements intérieurs de Mel Gibson, qui restera toujours un acteur plus à l'aise à jouer les cabotins que les esprits torturés. Le reste de la distribution, forcée de demeurer dans l'ombre de la star, ne fait guère d'étraveilles dans ce qui ressemble bien souvent à un *Braveheart* sans le kit. *The Patriot* s'engouffre dans le gigantesque trou noir de la démagogie.



ARCHIVES LE DEVOIR  
Une scène du film *The Perfect Storm*, l'histoire du naufrage en haute mer d'un groupe de six pêcheurs de Gloucester, Massachusetts, à l'heure où trois ouragans entraînent en collision.



**CRIEZ AU CHEF-D'OEUVRE!**



**OUVREZ GRAND VOS YEUX!**



**MONTEZ LE VOLUME!**

**Il y a de la MUSIQUE cet été à Radio-Canada.**

L'Été de la musique

**DIMANCHE  
20h**

---

<b>2 juillet :</b>	The Temptations - La Musique dans l'âme Au rythme du XX <sup>e</sup> siècle - Montréal et le jazz
<b>9 juillet :</b>	The Temptations - La Musique dans l'âme Au rythme du XX <sup>e</sup> siècle - Montréal et son Festival
<b>16 juillet :</b>	The Temptations - La Musique dans l'âme Festival International de Jazz de Montréal - <i>Al Jarreau au Festival</i>
<b>23 juillet :</b>	The Temptations - La Musique dans l'âme Hommage à Bach
<b>30 juillet :</b>	Le Prodige (v. f. de <i>Shine</i> )
<b>6 août :</b>	La Leçon de piano (v. f. de <i>The Piano</i> )
<b>13 août :</b>	L'Acadie en couleur Festival international de Lanaudière présente Ewa Podles
<b>20 août :</b>	Festival d'été de Québec du Maurier Festival international de Lanaudière 2000 - <i>Carmina Burana</i>
<b>27 août :</b>	Michael Flatley - Le Feu de la danse

---

**ICI RADIO-CANADA**





«Mon pays est libre», dit Lorraine Klaasen, de sa belle voix grave, en parlant de l'Afrique du Sud.

SOURCE VUES D'AFRIQUE

Vues d'Afrique

## Libertés africaines

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Elle porte pour nous recevoir un chapeau zoulou, typiquement sud-africain, une robe écarlate et de nombreux bracelets autour des poignets. Bien qu'elle vive à Montréal depuis une vingtaine d'années, Lorraine Klaasen, fille de la célèbre chanteuse de jazz sud-africaine Tandie Klaasen, porte toujours en elle la culture de son pays d'origine, comme en témoignent les mots de zoulou ou de xhosa, deux des 17 langues qu'elle parle, la plupart africaines, qu'elle parseme dans ses chansons.

L'artiste, accompagnée de son groupe Soweto Groove, est inscrite dans la programmation des spectacles de musique et de cinéma de Vues d'Afrique, qui seront présentés du 7 au 16 juillet, successivement au marché Maisonneuve et au Théâtre de la verdure du parc Lafontaine. La soirée du 15, qui met en scène Klaasen au Théâtre de la verdure, promet d'être enlevante et enlevée, puisque Lorraine Klaasen y proposera des pièces de son plus récent disque, *African Connexion*, une célébration de la joie de vivre en Afrique du Sud après les années d'apartheid.

«Mon pays est libre», dit-elle, de sa belle voix grave, ajoutant qu'elle continuera de se rappeler, dans ses chansons, les choses qui ont

troublé les cœurs des Noirs sud-africains dans le passé.

«Il s'agit d'une célébration de la musique africaine», lance-t-elle d'ailleurs sur *Pata Pata*, l'une des pièces de son disque, un classique sud-africain écrit par Dorothy Masuka qui est aussi chanté par Miriam Makeba.

Participer

En Afrique du Sud, le culte des vedettes est moins prononcé et, lorsque quelqu'un chante dans un village, tout le village doit chanter avec lui, explique-t-elle en entrevue. Aussi, le public est toujours invité à participer aux spectacles de Lorraine Klaasen, en chantant et en dansant, même sur des mots et des rythmes étrangers.

Après avoir quitté l'Afrique du Sud, alors qu'elle faisait partie d'une troupe de danseurs sud-africains, Lorraine Klaasen a depuis réuni à Montréal un groupe de musiciens nommé Soweto Groove. Aucun de ses membres n'est sud-africain, et elle doit parfois leur enseigner la signification des mots qu'elle prononce. C'est ce groupe, qui travaille avec elle désormais depuis de nombreuses années, qui accompagnera aussi le spectacle *The Legends of South Africa*, que Klaasen présentera plus tard en juillet, au Kola Note et au Tiffany's. Elle y réunira cinq stars de l'Afrique du Sud des années 30,

dont sa propre mère, ainsi que Dolly Rathebe, Sophie Mgcina, Abigail Kubeka et Dorothy Masuka, un peu comme l'a fait Ry Cooder avec le Buena Vista Social Club. Des chansons traditionnelles, dont certaines *a capella*, feront vibrer l'Afrique du Sud des années passées, promet Klaasen.

La programmation de Vues d'Afrique propose aussi d'autres incursions en terre africaine ou caraïbéenne. Ainsi, les 7, 8 et 9 juillet, au marché Maisonneuve, les groupes Allakomi, Cadence créole et Kalindi Ka proposeront des rythmes du Burkina Faso, d'Haïti et de la Guadeloupe.

Le premier met en scène un griot du Burkina Faso, Seydou Zon, ainsi que ses sept enfants. «Griot est un terme d'Afrique de l'Ouest qui sert à décrire ceux qui transmettent les connaissances, la culture, les traditions et l'histoire d'un peuple», dit le programme. Le groupe fait partie du peuple Marka, chante en dioula et diffuse aussi les techniques de fabrication d'instruments de musique traditionnels africains.

Kalindi Ka s'inspire quant à lui de la musique guadeloupéenne ka, «qui dépeint la vie de tous les jours, l'amour, la tristesse, la révolte». Du 13 au 16 juillet, le Théâtre de la verdure du parc Lafontaine accueillera aussi les groupes Al Majd et Muna Mingo, respectivement du Maroc et du Cameroun.

VITRINE DU DISQUE

## Raccourci sans court-circuit entre la mémoire et le présent

CHANSON

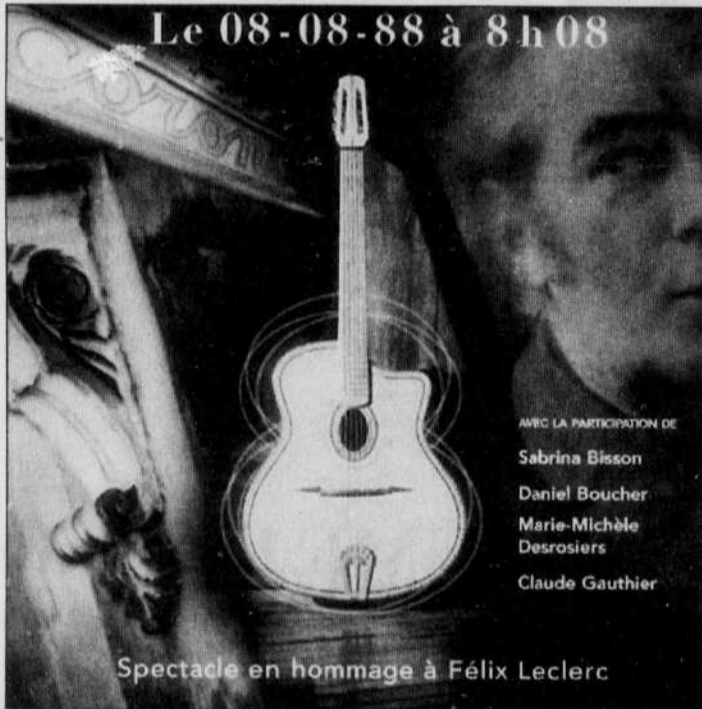
LE 08-08-88 À 8H08  
SPECTACLE  
EN HOMMAGE  
À FÉLIX LECLERC  
GSI Musique (Musicor)

Projet *a priori* suspect que cet hommage à Félix Leclerc, où tout un tas de guitaristes «accompagnent» le cher défunt chantant sur film. Vont nous refaire le coup d'Elvis, maugréait-on ce soir de l'automne 1998 avant d'assister à la création du spectacle au splendide Corona: pas longtemps sur film, toute une tournée «virtuelle» de Presley en images, avec ses musiciens rassemblés, avait en effet été vertement dénoncée dans les médias. Une opération d'outre-tombe qui puait la momie mal empaillée. Pareil outrage à Félix? Je me suis présenté avec ma brique et mon fanal.

Contre toute attente, j'ai rangé mes armes. Et adoré ma soirée. Aux premières notes des guitaristes Bob Cohen, Alain Leblanc, Claude Pineault, Jeff Smallwood et consorts, c'était évident: respect, qualité, sensibilité étaient au rendez-vous. Ce drôle de raccourci entre la mémoire et le présent fonctionnait sans court-circuit: les fins *pickings* et délicats *strummings* s'accordaient idéalement au bois du grand chêne. C'était beau, simplement. Un vibrant hommage de guitaristes à un autre guitariste.

Ce n'est pas exactement le spectacle dont ce disque témoigne: on obtient ici la mouture économique d'avril 1999, avec cinq guitaristes au lieu des huit du départ. Ce n'est pas pour rien, faut-il rappeler, qu'il y en avait huit: on commémorait ainsi le 8 août 1988 (08-08-88) à 8h08, moment exact de la mort de Félix. D'où le titre. A cinq, disons que la coïncidence frappe moins. Détournement discutable du concept, donc, au profit des artistes maison de GSI Musique: ajoutée au programme, la jeune interprète Sabrina Bisson — dénichée au concours Ma première Place des Arts, qu'elle ne remporta pas — fait de la sorte ses premiers pas sur disque, livrant un *Hymne au printemps* sans grand éclat. Le nouveau héros de la boîte, Daniel Boucher, est également réquisitionné, mais se montre, lui, à la hauteur: son *Chant d'un patriote* est puissamment rendu.

N'empêche que la part «guitares Félix» est d'autant diminuée: c'est dommage. Reste seulement l'extraordinaire *Contumace* pour donner la mesure de ce couplage inusité entre instruments sur place et documents d'archives sur écran, les six-cordes et douze-cordes insufflant littéralement vie aux images. Quelque peu dénué de sa raison d'être, l'album est réduit à un simple disque-hommage de bon niveau, avec la participation certes sentie des Claude Gau-



Le 08-08-88 à 8h08

AVEC LA PARTICIPATION DE  
Sabrina Bisson  
Daniel Boucher  
Marie-Michèle Desrosiers  
Claude Gauthier

Spectacle en hommage à Félix Leclerc

thier et Marie-Michèle Desrosiers. Ce n'est pas à dédaigner, mais ce n'est plus vraiment l'événement que constituait le pari fou de Bob Cohen, responsable des arrangements de guitares en compagnie d'Alain Leblanc. Écoutez en cela la pièce instrumentale d'ouverture, signée Cohen: une merveille. Eh bien, c'était encore plus impressionnant à huit.  
Sylvain Cormier

VALEURS SÛRES

BBC LIVE IN CONCERT

Procol Harum  
Fuel 2000 (True North)

Procol Harum. Ça faisait latiniste distingué, un tel nom pour un groupe pop, en 1967. Plus chic que les Pinewoods, en tout cas. Nettement plus vendeur pour un premier 45 tours d'aussi noble provenance qu'*A Whiter Shade Of Pale*, directement pompée de la *Suite n° 3 en do majeur* de Bach. Les p'tits gars de Southend (dans l'Essex) avaient en effet de l'ambition. Et un certain talent. *A Whiter Shade Of Pale* devient l'ultime slow d'été et Procol Harum s'assura une jolie place dans l'histoire du rock.

Quelques-uns, surtout les fadas de rock progressif, se souviennent aussi de leur fameux album symphonique de 1971, enregistré avec l'Edmonton Symphony Orchestra. Grand art pour les uns, monument de prétention pour les autres, le disque contenait au moins une grande chanson: la somptueuse *Conquistador*. Celle-là même que l'on retrouve, sans violons mais généreusement baignée d'orgue Hammond B-3, au début de ce fort honnête *BBC Live In London*, spectacle de 1974 récupéré dans les archives de la radio d'État britannique.

On aurait pu vivre sans rouvrir

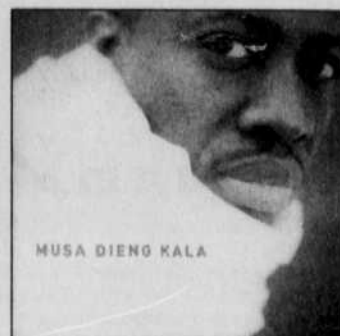
cette filière, mais le disque s'apprécie vraiment sans effort: les mélodies généralement heureuses et le timbre agréablement voilé de Gary Brooker (proche parent d'un Peter Gabriel) atténuent, voire effacent le caractère quelque peu suranné de l'instrumentation dite «progressive»: on est encore dans la bonne pop, et non dans les envolées icariennes d'Emerson, Lake & Palmer, Focus et consorts. *Grand Hotel, New Lamps Of Gold, Nothing But The Truth* passent tout à fait dignement l'épreuve du temps. Et, non, *A Whiter Shade Of Pale* n'est pas au programme. Tant mieux: la version studio est intouchable. Tiens, j'ai le goût de la réentendre. Vite, le tourne-disques. La petite pitoune jaune au milieu du 45-tours. Ah! voilà. On danse?  
Sylvain Cormier

MONDE

MUSA DIENG KALA

Musa Dieng Kala  
Abatis musique (Musicor)

Dès les premières notes d'*Allahouma*, c'est comme si de la poussière d'éternité nous saupoudrait soudainement le cœur et qu'on se retrouvait quelque part aux petites heures du matin, ailleurs, près des montagnes, c'est sûr, et que dans l'air frais du jour tout neuf s'élevait le son de muezzins en prière perchés dans leur minaret. Ça sent la



MUSA DIENG KALA

lumière. L'illumination, même.

Et puis, on écoute encore plus. Et on n'y comprend rien parce que c'est en arabe. Ou en wolof. *Who cares?* Et ça se met à vibrer et ça continue d'être planant comme ce n'est pas permis. Rythm. Envoutant: le velouté de cette voix! Surtout dans les deux longues pièces a cappella (*Kune Katimane* et *Amdî Wachoukri*) de cet album révélation qui nous permet, entre autres, de se rappeler à quel point il est facile d'être littéralement transporté par quelque chose qu'on ne comprend pas...

C'est à ce moment qu'on se précipite sur le livret pour découvrir que ce Musa Dieng Kala est surnommé «le Bleuét sénégalais» parce qu'il vit quelque part dans le coin de Chicoutimi. Et qu'on ne s'y est pas trompé sur le caractère à la fois spirituel et flyé de la chose parce que c'est un disciple du mouridisme qui raconte sur ce disque éblouissant l'harmonie qui l'habite. Bon. Par acquit de conscience, j'ai cherché le site Internet donné dans le livret ([www.partenariat.net](http://www.partenariat.net)), mais on n'y trouve qu'une reproduction de la pochette (bleue, bien sûr) du disque; pauvre vitrine. Et puis, j'ai réécouté et je réécoute depuis deux semaines déjà ces mixages de rythme étonnants, séduits, transportés, oui, envoûtés par des musiques admirables qui portent la signature de la Joie avec un grand J. Mais soyez prévenu: l'envoûtement croît avec l'usage.  
Michel Bélaïr

TANTO TEMPO

Bebel Gilberto  
(Six Degrees/Outside)

Les attentes sont grandes lorsqu'on est la fille d'une légende de la bossa brésilienne comme Joao Gilberto. Toutefois, sur son premier album, *Tanto Tempo*, Bebel Gilberto se tire assez bien d'affaire avec l'aide d'Amon Tobin, Thievery Corporation, Mario Caldato Jr. et le regretté Suba. Avec prudence, la bossa nova de Bebel ne s'éloigne pas trop des règles que son père a perfectionnées au cours des années 50 et 60. Dès la première écoute, on ne peut qu'être séduit par le timbre de cette voix languissante. Les mélodies rappellent, bien sûr, Astrud Gilberto et Caetano Veloso. On sent déjà une sensibilité des plus attachantes. Compte tenu des invités, on aurait peut-être souhaité davantage d'audace, mais cela peut aussi s'avérer une impasse. De passage au Festival de jazz de Montréal et au Festival d'été de Québec, Bebel Gilberto a conçu l'album idéal pour les soirées chaudes de juillet.  
David Cantin

FOLD YOUR HANDS  
CHILD, YOU WALK  
LIKE A PEASANT

Belle & Sebastian  
(Matador/Jepster)

Certains ne jurent que par Belle & Sebastian. Depuis la parution

presque confidentielle de *Tiger Milk* en 1995, un charme mystérieux flotte autour de ce groupe écossais qui ne cesse de peaufiner un rock littéraire, une pop bucolique qui rappelle autant Love que Nick Drake. Sur ce quatrième album intitulé *Fold Your Hands Child, You Walk like a Peasant*, on renoue avec le plaisir irrésistible de *If You're Feeling Sinister* en plus sombre. On connaissait déjà le goût de Stuart Murdoch pour le drame et une tristesse nonchalante, mais ici, ses compositions deviennent de plus en plus noires. Rien d'agaçant par contre, surtout lorsqu'il semble dévoiler la quintessence de son art subtil. Sur des pièces comme *The Model* ou *Women's Realm*, ce sont les influences d'un Serge Gainsbourg (période Melody Nelson) ou d'un Lee Hazlewood qui viennent à l'esprit puisque la musique de Belle & Sebastian aime bien s'offrir le luxe d'arrangements sophistiqués. Les contributions de la violoncelliste Isobel Campbell et de la violoniste Sarah Martin ajoutent d'autres contrastes aux textes rêveurs de Murdoch. Pourquoi faudrait-il alors se passer d'un disque aussi raffiné et intelligent?  
D. C.

GOODBYE ENEMY  
AIRSHIP THE LANDLORD  
IS DEAD

Do Make Say Think  
(Constellation)

Si on cherchait à analyser l'atmosphère de la musique atmosphérique des Torontois Do Make Say Think, elle perdrait assurément de son charme. Pas très lointaine des explorations sonores des Montréalais Godspeed You Black Emperor!, on remarque pourtant des penchants beaucoup plus jazz. Entre le dub et le rock le plus planant qui soit, ces musiciens recréent des ambiances aussi répétitives que célestes. *Goodbye Enemy Airship The Landlord is Dead* s'écoute pourtant comme une improvisation. Instrumental d'un bout à l'autre, il ne s'agit peut-être pas du projet le plus facile d'accès sur l'étiquette Constellation mais il mérite une écoute des plus attentives. Ce deuxième album du groupe travaille sur l'espace et le temps, la rupture comme la continuité. Avec au total sept pièces pour une durée de 48 minutes, on ne devrait pas sous-estimer ce berceau d'influences. Les incantations métaphysiques de Do Make Say Think sont fort recommandables.  
D. C.

THE MARSHALL  
MATTERS LP

Eminem  
(Aftermath/Interscope)

Les fiers défenseurs de la censure l'ont eu dans leur mire depuis sa première manifestation avec *The Slim Shady LP* l'année dernière.

Nicolas G. Chouteau

LES ARTS

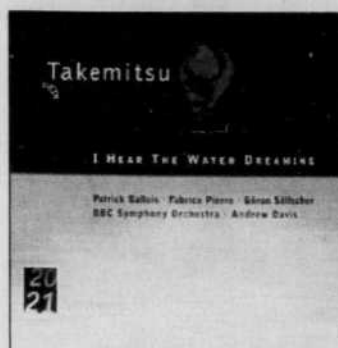
DISQUES CLASSIQUES

# Révélation, découverte et célébration

FRANÇOIS TOUSIGNANT

## I HEAR THE WATER DREAMING

Toru Takemitsu: I Hear The Water Dreaming (1987); Toward The Sea I (1981), II (1981) et III (1989); Le Fils des étoiles (d'après Erik Satie) (1975); And Then I Knew 'twas Wind (1992); Air (1995). Patrice Gallois, flûte; Göran Söllscher, guitare; Fabrice Pierre, harpe; Pierre Henri Xuerb, alto; Orchestre symphonique de la BBC, dir.: Andrew Davis. Durée: 67 min 07. DGG, collection «20/21» 453 459-2



caresse les notes, son souffle unique moule chaque note d'une intention aussi étrangement poétique que divinement inspirée. Nul doute, il est le digne successeur de Ravel.

Tant de naturel, de lumière et de pur sentiment musical, peu d'artistes en possèdent à ce point. Dire comment c'est beau tient de l'impossible gageure; un indice seulement va vous mettre sur la piste.

J'ai fait un petit test dans mon entourage et nul n'a jamais «remarqué» qu'il s'agissait ici de «musique contemporaine». Certaines plages sont plus arides ou abstraites, comme des haïkus qu'il faut méditer pour en saisir l'essence. D'autres sont immédiatement sensorielles comme les estampes qui inspirèrent si fort Van Gogh. Le rythme lent du nô, la gracilité des geishas, la contemplation de la beauté des éléments, non seulement Takemitsu l'a inscrit entre ces notes, mais Gallois s'en fait le traducteur privilégié et idéal. Une langue s'élève de l'oreille comme l'effet d'un doux farniente satisfait le corps enrobé de chaleur.

Oui, cette musique est chaleureuse et de telles interprétations donnent raison à la devise de «20/21»: établir une norme de référence par l'excellence tant du répertoire que de son interprétation. Vous froncez du sourcil? Écoutez alors; je doute qu'il reste quelque sceptique, même si, naturellement, on ne peut tout aimer. Les plages qui vous accrocheront resteront cependant présentes pour longtemps.

Je ne suis pas de ceux qui croient que l'été exige un répertoire particulier. Pourtant, pourtant, je dois admettre que cette nouvelle parution de la superbe collection «20/21» de la DGG tombe météorologiquement à point! Le compositeur japonais Toru Takemitsu, tout imprégné qu'il fut des fulgurantes avancées de l'avant-garde européenne des années cinquante et du souffle de liberté californien postmoderne, est toujours resté profondément ancré dans sa tradition musicale natale.

En Extrême-Orient, tant dans l'empire du Milieu que dans celui du Soleil-Levant, la flûte bénéficie d'un traitement privilégié. Parce qu'elle se sert du souffle humain, elle est considérée comme le plus parfait des instruments. Quand on écrit pour elle, on met donc ses glands blancs.

C'est aussi ce qu'a fait Patrice Gallois (au figuré, naturellement) en réalisant ce disque. Le respect et l'amour sont partout sensibles. Pas seulement chez lui, mais aussi chez ses collègues solistes (guitare, harpe ou alto — imaginez les couleurs) et dans la direction d'Andrew Davis. Irrésistiblement, on entre dans un univers qui calme comme un après-midi de hamac par un après-midi chaud de juillet.

La remarquable prise de son rend parfaitement justice au «son» Gallois. Sa flûte en ébène

## THE SONGS OF ROBERT SCHUMANN — 4

Robert Schumann: Lieder und Gesänge, op. 51; Romances et ballades, op. 45; Douze poèmes tirés de Liebesfrühling, op. 37 (avec des mélodies du Clara Wieck); mélodies diverses, et double-chœur *a capella*, Stella Doufexis, mezzo-soprano; Oliver Widmer, baryton; Graham Johnson, piano. London Schubert Chorale, dir.: Stephen Layton. Durée: 77 min. Hyperion CDJ33104

Je pourrais appeler cette chronique: Visages méconnus de Robert Schumann. Dans une intégrale, il y a forcément des hauts et des bas et celle-ci ne fera pas exception. Schumann, malgré tout le génie qu'on lui connaît dans le domaine du lied, a aussi composé (oserais-je dire commis?) des recueils de mélodies vraiment ordinaires. Que voulez-vous, quand on a des aspirations bourgeoises, qu'on vit dans l'ombre de la gloire de son épouse pianiste alors qu'on est conscient de son génie, qu'on a une soif inassouvie de reconnaissance et qu'il faut bien mettre du beurre sur la table pour nourrir les enfants, on fait de la musique alimentaire.

De la musique «à la mode», facilement «accessible» au petit bourgeois au goût paresseux et sur des textes qui ne heurteront pas les bonnes mœurs de la bonne société, on en retrouve beaucoup sur le quatrième album de cette intégrale en cours. On y trouve aussi quelques moments d'illumination. Je pense ici surtout aux deux œuvres pour double-chœur *a capella*. Car il faut dire que, même si la plume de Schumann se fait parfois plus ordinaire, elle reste néanmoins la plume de Schumann! C'est uniquement quand on compare le compositeur à lui-même qu'on peut porter ce genre de jugement; face à ses contemporains, il demeure souverain dans le genre «Hausmusik» (qu'on pourrait traduire par «musique pour le foyer»).



Rendons maintenant justice aux interprètes. En dépit du fait que ce ne soient pas encore des aguerris du métier, les deux chanteurs retenus par l'âme dirigeante de cette monumentale entreprise — nul autre que le pianiste Graham Johnson, à qui on doit l'intégrale des lieder de Schubert et qui semble adorer ce genre de défi surhumain —, en dépit de ce fait donc (et peut-être grâce à lui), Stella Doufexis et Oliver Widmer s'engagent à fond.

La musique est mièvre? Certes, mais pas son interprétation. La musique se fait ordinaire? Soit, mais pas question de la rendre ainsi. On salue bien bas un tel professionnalisme. Dans ces conditions, l'intérêt ne tombe pas. Et je parle bien d'intérêt ici: si le répertoire n'est pas énormément captivant, sa rareté attise la curiosité. Un bon point, surtout pour les aficionados ou ceux qui aiment sortir des sentiers battus.

## HARRY SOMERS — CELEBRATION

Harry Somers: Concerto pour piano n° 3 (1996); Cinq chants pour voix grave (1956); Elegy, Transformation, Jubilation (1981). James Parker, piano; Jean Stilwell, mezzo-soprano; Esprit Orchestra, dir.: Alex Pauk. Durée: 60 min 30. Les disques Radio-Canada/CBC Records, collection «SM 5000», SMCD 5199.

Harry Somers aurait eu soixante-quinze ans cette année, mais la mort l'a fauché l'an der-

nier. Vous ne le connaissez pas? Reflet typique des deux solitudes canadiennes car, avec R. Murray Schafer, il constitue une diade stellaire aussi brillante outre-Atlantique que celle des Garant-Tremblay au Québec. Pour lui rendre hommage, Les Disques Radio-Canada ont concocté un programme très représentatif du catalogue imposant de ce compositeur. Explorons-le par ordre chronologique.

On y trouve une œuvre écrite en 1956 — il avait trente et un ans. Ce sont les *Five Songs for Dark Voices* (Cinq chants pour voix grave), écrits à l'intention de Maureen Forrester. Malgré son âge, l'œuvre reste très belle. Je dis «malgré son âge» car l'esthétique est fortement typée. Un genre d'atonalité douce — ou de sérialisme consonant si vous préférez — toute imprégnée de modalité teintée d'exotisme nimbe ces cinq mélodies. En dépit de l'aspect «sympathique» de ce langage qui tentait alors de se faire moderne dans un univers musical torontois plutôt conservateur et méfiant face à tout ce qui était «nouveau» en art, on peut tenter un regard plus objectif, critique.

On entend bien alors une certaine facilité, des références stylistiques trop nettes, bref des trucs qui gênent. Au delà de cette impression, le souffle lyrique est sûr. Là, l'interprétation de Jean Stilwell, remarquable, le souligne bien. On comprend tout du (merveilleux) texte choisi par Somers — écrit avec sa collaboration par Michael Fram — et son émotion existentielle demeure bien présente. En plus, l'orchestration est superbement sombre. Il faut souligner la méticulosité avec laquelle Somers travaillait ses partitions à ce sujet, un soin aussi maniaque que celui qu'il mettait à la calligraphie de ses manuscrits et qui lui est venu de son métier de copiste. Le chef Alex Pauk a le mérite d'avoir trouvé le ton qui répond à celui donné par la soliste.

Ensuite, on entend une œuvre plus «expérimentale» datant de 1981: *Elegy, Transformation, Jubi-*

lation. Somers use de l'espace et de la séparation judicieuse des forces instrumentales en groupes distincts. L'orientation est vraiment plus dure, en hachure et atonale. Et c'est aussi assez car rien de ce qu'on nous dit être les intentions de l'auteur (le livret est fort explicite là-dessus) n'est audible. Chou blanc donc pour cette partie de l'enregistrement.

Le disque s'ouvre avec le troisième concerto pour piano qui, lui, date de la fin de la vie de Somers. Écrit en 1996, ce sont ici les créateurs de l'œuvre qui le reprennent. On peut parler d'un sommet dans le genre: toutes les influences diverses que Somers a intégrées à son langage — du chant grégorien au sérialisme, des chants folkloriques aux musiques extra-occidentales — sont pétries en une pâte aussi séduisante qu'expressive. Ici, c'est comme un raga, là, la rythmique se fait plus motoriste. Au débordement virtuose succède un élan mélodique irrésistible. Encore sous le coup de l'émotion, on comprend, sans savoir comment le dire, qu'on est en présence d'une œuvre aussi inspirée qu'aboutie. On se doit de mieux diffuser cette page et, surtout, elle mérite d'être écoutée attentivement pour la découvrir et la savourer.

C'est avec ces trésors dans l'oreille qu'on se permet de déplorer la piètre qualité de l'interprétation. Non pas celle de James Parker (même si le piano est plutôt mal enregistré et sonne terne quand on le pressent brillant), mais celle de l'Esprit Orchestra de Toronto. Si la baguette d'Alex Pauk témoigne d'une maîtrise certaine, les musiciens, eux, sont vraiment mous. Les cordes faussent sans que personne semble s'en préoccuper; les vents se complaisent dans des timbres quelconques, la prise de son n'a aucun relief. La réalisation instrumentale reste infiniment neutre alors que l'œuvre hurle son originalité et sa vie. Dans ces conditions, on ressent de la déception face au produit tout en acclamant son contenu. En attendant un meilleur à venir.

**GROUPE Renaud-Bray**  
Librairie Champagne Garneau



**DOSSIER JAZZ**  
Site Internet : www.renaud-bray.com

4501, rue Saint-Denis / 499-3656 • Centre Laval, Laval (450) 682-2587 • Carrefour Amqui, Mtl 565-2587 • 6925, boul. Taschereau (Brossard) (450) 443-5550

THE FINEST JAZZ SINCE 1939  
BLUE NOTE

# SOS JAZZ

THE FINEST JAZZ SINCE 1939  
BLUE NOTE



P18 • 17<sup>99</sup>\$

6 & 7 juillet, 21 h & 23 h  
Scène General Motors  
Gratuit



Medeski, Martin & Wood • 17<sup>99</sup>\$

5 juillet, 21 h  
Metropolis



Erik Truffaz • 17<sup>99</sup>\$

29 & 30 juin, 22 h  
Scène Blue Dry  
Gratuit

THE BLUE BOX  
BLUE NOTE'S BEST

COFFRET

THE FINEST JAZZ SINCE 1939  
BLUE NOTE

Coffret Blue Note 1 • 35<sup>99</sup>\$

canada  
blue note  
festival 2000

Blue Note Festival 2000 • 6<sup>99</sup>\$  
Disque catalogue

THE FINEST JAZZ VOCALISTS  
BLUE BOX 2

COFFRET

Coffret Blue Note 1 • 35<sup>99</sup>\$



St-Germain • 17<sup>99</sup>\$



Jazz Mandolin Project • 17<sup>99</sup>\$

8 & 9 juillet, 21 h  
Carrefour  
General Motors  
Gratuit



Dexter Gordon • 12<sup>99</sup>\$



Un coup de cœur,  
une valeur sûre !

Courriel : sad@renaud-bray.com

\* En vente dans les succursales identifiées par ce symbole

**RENAUD-BRAY**  
là où la culture se livre

Site Internet : www.renaud-bray.com

## LE DEVOIR

Une petite exposition photographique du Musée royal de l'Ontario révèle la mosaïque culturelle de Toronto, foisonnante de diversité, à travers les jardins privés de familles torontoises. Le mot «diversité», aussi bien naturelle que humaine, résume aussi le design du premier parc national urbain qui vient d'être dévoilé à Toronto, le futur «parc Downsview Park», comme l'indique son appellation bilingue.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Toronto — Si vous passez par Toronto cet été, ne manquez pas de faire un détour par le Musée royal de l'Ontario (ROM). Des bouffées de bonheur en toute simplicité humaine vous envahiront sans doute au fil de l'exposition *Cultures vivantes/Growing cultures*.

La quarantaine de photos en couleurs et en noir et blanc illustrent comment le jardinage permet aux nouveaux arrivants de se créer de nouvelles racines dans leur terre d'accueil, tout en rendant hommage à leur patrimoine d'origine. En termes plus académiques, ce documentaire contemporain témoigne de l'évolution multiculturelle du paysage urbain domestique et dépeint l'architecture du paysage dans sa plus simple expression.

En légende sous la photo d'une Canadienne d'origine libanaise montrant une tomate de son jardin, vous pourrez lire par exemple ce que symbolisait pour elle sa première récolte maison: «Après avoir sans doute tout laissé derrière soi pour venir ici, ça donne l'impression d'avoir comme une petite parcelle de terre... On se sent comme rattaché à ce pays. On n'est plus un étranger. On se sent chez soi. On a soi-même fait pousser cette plante.»

Un peu plus loin, vous apprendrez comment des voisins d'origine italienne et japonaise ont enlevé la clôture qui séparait leurs jardins respectifs, pour mieux partager leurs différences. Imaginez le contraste: la sobriété méditative du jardin japonais des Shimadas, la cascade, la mare sombre, les gros rochers et le foisonnement du jardin potager des Monteleones, qui produisent leur propre vin à l'automne, sans parler de l'ail impérial ou de l'aubergine voluptueuse, entre autres légumes.

Les photos de Vincenzo Pietropaolo s'agencent selon cinq thèmes: «Du jardin à la table», soit le jardin potager dans sa fonction de production agricole; «Prendre racines»: des cultures transplantées ou comment les immigrants transmettent leurs traditions culturelles en cultivant des plantes à usage culinaire ou médicinal; «Un défi aux conventions», soit les portraits de jardins originaux où s'ex-

# FORMES

## Cultiver son jardin

priment la créativité et l'imaginaire de leurs propriétaires, ici un jardin portatif de pots innombrables ou là ce jardin orné de jouets trouvés; «Des quartiers à cultiver: les jardins communautaires», un rappel de l'importance des potagers communautaires pour tisser des liens sociaux au sein d'une collectivité, tout en produisant, pour les moins nantis, des légumes biologiques qui ont du goût, ou des fleurs; enfin, «Un régal pour les yeux», consacré aux jardins traditionnels anglais et tournés davantage vers l'esthétique.

### Mondialisation humaine

Le volet «Jardins communautaires» rend d'ailleurs hommage au groupe communautaire torontois Foodshare, qui fournit légumes frais aux plus démunis mais qui a mis aussi sur pied un programme de semences du patrimoine, soit des graines d'espèces végétales presque oubliées. À ce titre, *Cultures vivantes* incarne finalement la mondialisation souhaitable, à visages humains multiples à l'échelle locale, et non l'internationalisme des multinationales qui font leur magasinage sur la planète en quête des coûts du travail les moins élevés ou qui tentent de s'accaparer les brevets de graines traditionnelles.

*Cultures vivantes* vous permettra aussi de découvrir, derrière l'image de «cash city» de la puritaine anglo-saxonne, l'autre Toronto: la Babel du XXI<sup>e</sup> siècle, avec sa multitude de quartiers où l'on voyage sans voyager; Toronto, «lieu de rencontre» en amérindien, où l'on parlerait 170 langues selon la mairie: un avant-goût de la planète dans plusieurs siècles...

Musée royal de l'Ontario, 100 Queen's Park, Tél.: (416) 586-8000, [www.rom.on.ca](http://www.rom.on.ca)  
Depuis le 6 mai 2000 jusqu'en janvier 2002, affichage entièrement bilingue français-anglais  
Entrée: 15 \$ par adulte.



Mme Chee (et ses melons d'hiver) garde les graines qu'elle produit... Elle partage sa récolte avec ses voisins des six maisons adjacentes à la sienne — trois de chaque côté. «C'est comme dans un village. Ce qu'on a, on le partage.»

VINCENZO PIETROPAOLO

## TreeCity

Le premier parc urbain au pays va pousser à Toronto, TreeCity, la ville d'arbres, au cœur de la ville, en lieu et place d'une ancienne base militaire: un beau symbole pour un projet encore à l'état d'esquisse.

Le lauréat du concours international du parc Downsview était dévoilé le 26 mai dernier: TreeCity, du designer graphiste torontois Bruce Mau et son équipe multidisciplinaire, épaulés par deux architectes, le Néerlandais Rem Koolhaas et le Torontois David Oleson.

TreeCity tire son nom des bosquets d'arbres qui seront plantés en cercles, disposés çà et là sur le site de 128 hectares (320 acres). Ces agglomérations d'arbres seront reliées par «un millier de sentiers», se croisant, s'entrecroisant, enchevêtrés. Prairies, terrains de sport et jardins couvriront le reste du parc: des champs en rase campagne entre villes et voies de communication. La maquette du futur parc rappelle d'ailleurs une carte routière en Europe, peut-être même aux Pays-Bas...

Dans cette occupation des sols tricotée serrée à l'europpéenne, les arbres pousseront à la place des maisons: nature plutôt qu'architecture, densité concentrée plutôt qu'étalement urbain.

La variété d'espèces d'arbres annoncée, et surtout la diversité des revêtements de ce millier de sentiers devrait donner au parc Downsview sa saveur torontoise: multiple. Chaque utilisation du parc possible trouvera ainsi une forme «à son pied»: bicyclettes, course à pied, promenade.

Des zones humides seront également aménagées pour drainer le terrain à même le site. Cet élément du cahier des charges vise à éviter que les eaux de ruissellement ne surchargent inutilement les égouts. Une exigence d'autant plus légitime que le site culmine à cheval au confluent des deux cuvettes des principaux bassins versants torontois, où coulent les rivières Humber et Don. D'autres finalistes allaient toutefois plus loin en

écologie urbaine: l'un d'eux proposait un bio-filtre et deux projets des éoliennes.

### Trois actes de cinq ans

Les arbres couvriront 25 % du parc, annonçent-on. C'est peu, mais le cahier des charges voulait un espace vert récréatif. Et quelle taille auront les plus gros bosquets? «Cela dépendra», répond Bruce Mau, de la taille [de l'âge] des arbres que nous achèterons», enveloppe budgétaire oblige. Une réponse à l'image du concept lui-même, fort séduisant mais vague. Et pour cause: c'est une esquisse, un projet en cours d'élaboration, un «work in progress» paysager en trois actes de cinq ans pour un budget total de 145 millions de dollars.

Seul le premier acte de 40 millions, plantant le décor des sentiers et des bosquets, a été affiné: régénération du sol en retournant le semis de trèfle la première année, même opération avec du blé et de l'orge l'année suivante, aménagement en tant que tel dans la troisième année. Le reste dépendra de l'argent recueilli, car le parc sera entièrement financé par la vente de l'autre moitié du site de 246 ha (640 acres) pour la construction de type commercial et résidentiel. La piste aérienne, qui traverse le site en son centre, demeurera en activité pour l'usine de De Havilland-Bombardier. Des entrepôts (certains utilisés comme studio de cinéma) concentrés au centre seront aménagés en campus culturel au cours de la dernière phase.

Le concept se donne ainsi la liberté d'évoluer selon le contexte, tant humain/urbain que financier. Postindustriel, il crée artificiellement les conditions pour que le parc évolue naturellement, plutôt que d'imposer un produit fini «prêt-à-promener». Hormis la faible proportion d'arbres, TreeCity incarne somme toute un équilibre dynamique d'une diversité intégrée, cohabitant, évoluant et régissant à son environnement, soit une bonne incarnation de l'écologie urbaine, physique et humaine. Sur le papier du moins. À suivre sur le terrain dans cinq, dix, quinze, voire même vingt ans.

Le parc Downsview, 35, route Carl Hall, tél.: (416) 952-2222.



SOURCE: BRUCE MAU

Rectificatif:  
Le Harbouffront nouveau? L'enveloppe budgétaire pour l'environnement s'élève à 1,15 milliard de dollars et non 1,5 milliard comme nous l'indiquions dans la page *Formes* des 3-4 juin.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-2436  
Télécopieur: (514) 866-0881  
Courriel: [idsm@idsm.qc.ca](mailto:idsm@idsm.qc.ca)  
Site Web: <http://www.idm.qc.ca>

### Intégration des jeunes designers en entreprise, édition 2000

L'Institut de Design Montréal offre depuis 1995 un programme d'intégration des jeunes designers en entreprise en collaboration avec Développement des ressources humaines Canada.

L'institut offre une contribution salariale pouvant atteindre 40 % aux employeurs.

L'institut entend d'abord stimuler la création d'emplois permanents dans le secteur du design et offrir aux diplômés universitaires de 30 ans et moins l'opportunité d'acquiescer une solide expérience de travail. Un autre objectif de ce programme consiste à développer une culture du design dans tous les genres d'entreprises en leur

permettant d'entrevoir les avantages importants en termes de valeur ajoutée et de compétitivité que procure le recours au design.

Le programme de l'Institut se révèle un succès depuis 1995: 325 placements en entreprise ont déjà été organisés et plus de 210 emplois permanents en ont résulté. En 2000, l'Institut espère à nouveau contribuer à la création de plus de 80 emplois.

Ce programme favorise la création d'emplois rémunérés, d'une durée minimale de six mois, pour les diplômés universitaires des différentes disciplines du design: architecture, architecture

de paysage, design de l'environnement, design de mode, design d'intérieur, design graphique (incluant animation, infographie et multimédia), design industriel, urbanisme, etc.

Les jeunes designers doivent faire parvenir leur curriculum vitae par la poste (format lettre et papier télécopiable) ou par courrier électronique (1) et indiquer:

leurs coordonnées complètes (incluant leur date de naissance et leur N.A.S.), les diplômes pertinents, les logiciels maîtrisés (incluant les versions et les plates-formes), la mobilité régionale (Montréal, région de Montréal, voiture,

etc.), les langues connues et le niveau de maîtrise pour chacune, les expériences de travail pertinentes.

Les employeurs doivent joindre le coordonnateur du programme, le plus rapidement possible, au (514) 866-2436, poste 24.(2)

(1) Ne pas télécopier votre curriculum vitae. Les formats de fichiers acceptés pour les envois par courrier électronique sont les suivants: QuarkXPress 3.1 et 3.3, Word, WordPerfect 5.1, ainsi que la plupart des formats de traitement de texte Macintosh.

(2) Les employeurs doivent garantir certaines conditions minimales de travail. Un document d'information détaillé peut être obtenu en joignant le coordonnateur.



Développement des ressources humaines Canada

Human Resources Development Canada